COMÉDIE-FRANÇAISE
STUDIO

ÉCLAIRAGE PÉDAGOGIQUE

© Christophe Raynaud de Lage

Je reviens de loin

Claudine Galea

Mise en scène Sandrine Nicolas

Avec Françoise Gillard, Pierre Louis-Calixte, Adrien Simion, Léa Lopez

21 septembre > 29 octobre 2023
STUDIO-THÉÂTRE

Éclairage pédagogique par Séverine Daucourt, poète

GOUVERNEMENT
Liberté
Égalité
Fraternité

Je reviens de loin est un texte écrit par Claudine Galea en 2002 et publié en 2003 aux éditions de l'Arche. Il a fait l'objet de plusieurs lectures publiques – entre autres sous la direction artistique d'Éric Génovèse au Studio-Théâtre de la Comédie-Française en 2004, au Théâtre des Deux rives de Charenton-le-Pont par la compagnie du Théorème de Planck en 2007 et au Théâtre de la Chélidoine à Saint-Angel en 2007 –, d'une lecture radiophonique sur France Culture en 2013 et d'une magnifique adaptation cinématographique de Mathieu Amalric avec le film *Serre-moi fort*, en 2021. Depuis vingt ans, la pièce est donc abordée de manière récurrente, sans que quiconque pourtant ne l'ait portée à la scène. Elle attendait son heure. Et c'est au Studio-Théâtre que sa création est accueillie, du 21 septembre au 29 octobre 2023, dans une mise en scène de Sandrine Nicolas, compagnie Échos Tangibles, avec Françoise Gillard, Pierre Louis-Calixte, Adrien Simion et Léa Lopez.

PLONGER DANS LA PIÈCE COMME DANS UN RÊVE

Pour approcher *Je reviens de loin*, il faut laisser de côté la rationalité, renoncer au besoin de vraisemblance et de compréhension, afin d'envisager le recours à d'autres clés – celles de la poésie. Il faut donc accepter... qu'il n'y ait pas de clés, et encore moins d'entrée désignée. Les séquences qui composent le texte suivent une structure non chronologique et présentent des modes narratifs variés. La construction est explosée, des voix se répondent par bribes, des chansons s'élèvent, les dialogues sont troublés par des monologues intérieurs. Le récit progresse selon une logique qui tient de l'inconscient et qui compose avec une réalité en principe vouée à rester dans l'ombre : celle du deuil et de l'espace intime où l'on s'en arrange. *Je reviens de loin* progresse comme une partition musicale – prélude, impromptus, premier, deuxième et troisième mouvements – et en porte la complexité, les entrelacs, les reprises, les motifs. Claudine Galea évoque la possible présence d'un piano sur scène, mais un « piano transparent », car dans cette sonate de mots qui sonnent et résonnent, c'est l'écriture l'instrument. Libre à chacun et chacune de s'en laisser traverser, comme nous traverse une chanson, par le côté sensible.

UNE HISTOIRE ANNONCÉE

Concernant l'intrigue, on a une femme, Camille, qui raconte sa fuite, qui nous dit avoir quitté son compagnon et leurs deux enfants sans aucune explication. Elle est au bord de la mer. Il y a une maison, où elle revient, et un ponton, où elle se tient. Son récit, introspectif, convoque la présence des abandonné(e)s. Elle imagine leurs vies sans elle. Elle fantasme l'impact de sa propre absence. Elle nous embarque dans une sphère où se dévoile sa scène psychique, y dirigeant tour à tour le désarroi de Marc son conjoint, la révolte de Lucie sa fille adolescente et le démenti obstiné de Paul son petit garçon. Il y a eux d'un côté et, de l'autre, elle. Chacun, chacune dans sa

© Christophe Raynaud de Lage

solitude. Elle oscille entre ses souvenirs et des projections subjectives, entre un passé vécu et l'imaginaire. Face à nous, Camille se tient, mais semble surtout chercher à se maintenir sur une ligne de crête d'où elle énonce, trace après trace, non pas tout ce qui *est* ni même ce qui *fut*, mais tout ce qui *compte*.

UN RÉCIT QUI SE TROUBLE

Camille orchestre ses réminiscences – ou ses inventions. Peu à peu, ce qui s'annonce comme un travail de mémoire se mue en un moyen de résistance pour vivre le présent, survivre à un manque sidéral. Une inversion opère, à peine saisissable, exhalant ses doutes à elle et, crescendo, nos questions : est-ce Camille qui est partie ? ou alors, les trois autres ont-ils disparu ? qui souffre ? qui est en deuil ? et de quoi ? et comment ? jusqu'à quel point ? Des abysses se creusent un à un, dont celui de l'amour peut-être, ou celui de la perte, ou encore celui de la folie parfois mise en œuvre pour surmonter une épreuve, pour sortir de l'hébétude dans laquelle elle nous plonge.

UNE DRAMATURGIE DE L'INTERSTICE

Cette folie, pouvoir presque magique auquel recourt Camille, qu'en d'autres instances on nommerait déni, est transcrite dans et par la mise en scène de Sandrine Nicolas au Studio-Théâtre de la Comédie-Française. L'onirisme des univers sonore et visuel permet que s'anime au plateau la fantasmagorie. Grâce à la scénographie d'Aurélie Thomas, qui est aussi conceptrice des costumes, et aux lumières de Charlotte Poyé – jeux d'éclairages sur des miroirs sans tain avec alternance d'apparitions et de disparitions –, la nature des présences est démultipliée ; elles sont tantôt hors champ mais sonores, tantôt visibles mais silencieuses, ou combinées différemment. Les effets de transparence, de reflets ou de projections donnent corps à la porosité réel/imaginaire. Les fantômes habitent littéralement la scène, d'une manière

vibrante, étrangement chaleureuse. Les personnages sont montrés dans leurs états d'âmes et de corps. En frôlant la danse, les chorégraphies d'Ingrid Estarque transposent les mouvements intérieurs, le surgissement, le ralentissement, l'impossibilité des représentations psychiques, leur chevauchement parfois quand tout *ça* – fantasmes et désirs respectifs – va jusqu'à remuer de concert. Les paroles sont dilatées, diffractées par un jeu de micros et d'enregistrements spatialisés subtilement mené par Juline Reboux. Les fluctuations du récit sont accompagnées de solos de contrebasse mélodieux ou abstraits, composés par Théo Girard. De pétulants, ils deviennent parfois inquiétants, et inversement, mais ils étayent de leur rondeur cadencée l'avancée tantôt douloureuse tantôt libératrice de Camille.

LES COMÉDIENS, VISIBLES OU INVISIBLES, MAIS TOUJOURS ENSEMBLE

Les comédiennes et comédiens jouent dans et de tous ces interstices. Ils semblent sur un fil. Leurs corps et leurs voix apparaissent et disparaissent au gré du récit, sans qu'on ne sache parfois s'ils sont fantômes ou personnages tant ils parviennent à incarner l'évanescence. Ils relatent, recommencent, présument avec fluidité ; ils traversent sans heurts des strates où se croisent en s'ajustant reflets et concrétudes, ajoutant à la douce confusion cosmique de l'ensemble. Tout comme les personnages restent logés dans l'espace mental de Camille, garantissant autant l'existence de la jeune femme que la persistance de l'entité Famille, les acteurs et les actrices ne quittent pas l'espace du plateau. Les coulisses sont inusitées. Les comédiennes et comédiens glissent tour à tour silencieusement derrière les parois, vers l'obscurité, y attendent cachés pour mieux revenir au jour, spectres ou corps omniprésents et fusionnés, navigant ensemble avec une délicatesse non dénuée de sauvagerie. Françoise Gillard est une Camille puissante, aussi fragile qu'insoumise, aussi tragique que tendre. Elle élude la psychologie et magnifie la part sensible du texte. Elle semble impulser l'indocilité des autres. Pierre Louis-Calixte est bouleversant dans sa capacité à être brisé et vivant à la fois, lardé d'impacts mais aérien. Léa Lopez, franche, dégagée, porte avec une simplicité lumineuse et l'adolescence et la révolte. Adrien Simon est un enfant dans un corps de grand, habité de mélodies intérieures, jouant d'un timbre de voix toujours au bord du chant. Tous habitent, dans une simultanéité continue, leur singulière présence-absence.

REGARDER, ÉCOUTER OU SIMPLEMENT SENTIR

Quand elle évoque le point de départ de ce texte, Claudine Galea parle d'une apparition : l'image d'une femme avec la main sur la poignée d'une porte – est-ce qu'elle sort ? est-ce qu'elle entre ?, l'écriture s'imposant pour répondre à la question... ou non. Quand elle évoque le point de départ de sa mise en scène, Sandrine Nicolas parle d'une rencontre avec le texte, en librairie : l'arcane des mots qui la saisissent et la bouleversent à la simple lecture de quelques pages. Pour les deux artistes, l'énigme se dresse, comme préambule. En tant que spectateur et spectatrice de *Je reviens de loin*, on est invité quelque part, dans un lieu aux accès multiples, aux tiroirs nombreux, à densité variable. Si l'on consent à y entrer, en oubliant sciemment ses clés, l'endroit peut devenir, le temps de la représentation, une sorte de chambre à soi dans laquelle on se réjouit d'avoir été piégé. Et si l'on se met à y mieux regarder, à y reléguer notre besoin de vérité, si l'on s'apprête à ne croire que ce qu'on voit, ou ce qu'on veut bien voir, peut-être aura-t-on aussi le privilège de rencontrer l'énigme, voire même l'absence et son inattendue beauté.

© Christophe Raynaud de Lage